

Devinettes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204023>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Que faites-vous là ? dit-il d'un ton brusque au président. Mêlez-vous de vos affaires, les vaches seront mieux gardées.

Le coin de la ménagère.

UNE de nos abonnées nous adresse la demande que voici, à laquelle nous accédons de grand cœur. Refuse-t-on jamais rien aux dames ? Les désirs du sexe charmant sont des ordres. Dès aujourd'hui donc, Mesdames, nous vous réservons dans nos colonnes le *Coin de la ménagère*. Vous voudrez bien seulement ne pas oublier que le *Conteur* est petit et qu'il doit faire la part de tous.

Lausanne, 7 février 1907.

Mon cher *Conteur*,

Une petite requête, veux-tu ? Tu publies, de temps en temps, à l'adresse de tes lectrices, qui en usent avec plus ou moins de succès, — nos seigneurs et maîtres ont le palais si exigeant, — des recettes de cuisine.

L'attention est aimable et je crois ne pas m'avancer trop en me faisant l'interprète de toutes les ménagères, mes sœurs, pour t'en remercier.

Mais, et je crois être encore en cela le porte-parole de la grande majorité de tes lectrices, ne pourrais-tu, par ci par là, nous donner des recettes un peu moins compliquées, d'une exécution plus facile dans nos modestes ménages bourgeois ? Et pourquoi, — j'abuse peut-être de ta bonté bien connue — pourquoi ne servirais-tu pas d'intermédiaire à nos ménagères pour se communiquer réciproquement le résultat des petites expériences qu'elles font chaque jour dans la direction de leur ménage. Toutes, j'en suis certaine, nous en tirerions quelque profit, et cela nous attacherait plus étroitement encore à notre cher *Conteur*. Nos maris, nos enfants, nos convives occasionnels n'y perdront rien. Une toute petite place dans tes colonnes, chaque samedi ou chaque quinzaine, à ton gré, suffirait à notre bonheur.

Dans l'espoir que tu voudras bien faire bon accueil à cette modeste requête et pour donner l'exemple, voici une recette que je tiens d'une vieille tante. Elle est simple et toute de saison.

Boulettes de macaronis.

Prendre parts égales macaronis, jambon cuit, beurre et fromage. Faire cuire d'abord les macaronis dans de l'eau bouillante salée ou mieux dans moitié d'eau et moitié bouillon. Le macaroni bien cuit, égoutter, et en faire une purée au moyen de la passoire.

Hacher très menu le jambon, l'ajouter à la purée avec le beurre et le fromage râpé. Mettre le sel et battre jusqu'à ce qu'on obtienne une pâte lisse et fine.

A l'aide d'une cuiller, prendre la pâte, en confectionner des boulettes, et les faire frire et dorer dans la graisse bien chaude.

Et voilà ! Essayez, ménagères, mes sœurs, et vous m'en direz des nouvelles.

Maintenant, mon cher *Conteur*, excuse ma requête et crois à la fidélité de ta vieille abonnée.

Mme R. T.

Voyage patriotique de M. Malinet.

(Extrait de *Facéties*, J. Besançon.)

FIN

LA séance fut longue ; après le dernier petit verre, le Français pria M. Malinet de lui donner sa carte :

— La voilà, cher monsieur.

— Comptez que je me présenterai chez vous à mon prochain voyage.

Aujourd'hui je pars pour Berne, où je suis attendu.

— Chez votre ambassadeur.

— Je ne crois pas. Il serra la main du conseiller et disparut dans la foule.

Bientôt A. Malinet réussit, non sans peine, à se lever, et tout étourdi et tout ravi, il prit le chemin de la gare. Une fois qu'il fut dans le train, il ne tarda pas à se laisser gagner par un sommeil réparateur. Un employé, qui le connaissait, le réveilla à temps, et à dix heures précises, rafraîchi et bien heureux, il tomba entre les bras de son épouse adorée.

— As-tu fait bon voyage ?

— Quand je te disais, Pernette, que je le verrais, quand je te disais que je lui parlerais à ce grand homme !

— Tu l'as réellement vu ?

— Nous avons passé ensemble toute la journée.

— Et voilà les journaux qui prétendent qu'il a prononcé un grand discours, à Tours !

— Ils ne savent pas ce qu'ils disent, les journaux ! Des menteurs ! quoi ?

M. Malinet, avant de s'endormir, déroula devant sa femme les événements que nous avons racontés.

— Hum, hum, fit-elle. Auguste, n'en dis rien au cercle. Garde tout cela pour toi, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

— C'est plus prudent.

— Ah ça, penserais-tu qu'on m'ait mis dedans comme un âne ?

— Non, non ; nous en reparlerons demain.

Le lendemain, au grand ébahissement des habitués du cercle, le conseiller leur déclara que Gambetta, incognito, avait assisté au tir fédéral ; que lui, Malinet, s'était longtemps entretenu avec le président de la Chambre, lequel ne l'avait quitté que pour se rendre à Berne.

— Impossible, cria-t-on de toutes parts ; tenez, conseiller, prenez la *Gazette* et lisez.

— Inutile ; je sais ce que je sais.

Devant l'opiniâtreté de M. A. Malinet, les autres membres du cercle n'insistèrent pas ; ils finirent même par s'imaginer qu'ils avaient tort.

Le conseiller était triomphant ; Pernette semblait humiliée, et chaque jour Auguste maudissait les vues étroites du sexe féminin, créé uniquement pour entraver les grandes pensées du sexe fort.

Huit jours après, M. Malinet recevait la circulaire suivante :

« Coupage & Cie, vins de table et de dessert, liqueurs fines en tous genres. Cette.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous prévenir que M. Léon Pichon, représentant de notre maison, ira prochainement vous visiter. Veuillez lui réserver vos commandes.

Coupage & Cie, à Cette.

N. B. Ci-joints nos prix-courants. »

La circulaire n'était pas fermée. Aussi M^{me} Pernette Malinet la déplia la première.

— Auguste, comment se fait-il qu'on t'annonce la venue d'un commis-voyageur en vins ?

Le conseiller lut à son tour cette épître.

— Ma foi, je n'y comprends rien ; ils sont comme cela, les marchands de vin ; ils envoient leurs circulaires partout. Ah ! je le recevrai bien celui-là.

Pernette eut un sourire indéfinissable.

Deux jours plus tard, on sonne chez M. le conseiller Malinet ; il va ouvrir et se trouve en présence de son Gambetta :

— Comment, déjà vous ! je ne vous attendais guère au moment où la France est en proie à la fièvre des élections. N'importe, soyez le bienvenu. Entrez, entrez.

— Les élections ! elles n'empêchent pas le commerce. C'est sans doute Mme Malinet que j'ai le plaisir de saluer, dit le Français en entrant dans la salle à manger.

— Oui, monsieur, et vous, monsieur, vous êtes M. Léon Pichon, dont l'arrivée nous est annoncée.

— Oui, madame, tout à votre service.

— Mais... interrompit Auguste.

— Allons, n'as-tu pas lu cette circulaire aussi bien que moi ?

— Monsieur n'est donc...

— Monsieur est un honnête commis-voyageur auquel tu vas acheter quelque chose.

— C'est que je n'ai besoin de rien.

— Et moi, tout au contraire, j'ai besoin de quelque chose.

— Voyons, M. Pichon, conseillez-moi en ami. N'avez-vous pas là quelque liqueur de confiance, liqueur de dame ? Nous ne regardons pas au prix.

— Pernette, oh ! Pernette, cria le conseiller.

— Calme-toi, Auguste. Ah ! ces messieurs ont leurs plaisirs ; ils s'en vont aux tirs, aux fêtes, où ils boivent des vins délicieux ; et nous, pauvres femmes, quand nous avons envie de quelques douceurs, on nous répond : c'est trop cher.

— Madame, dit le commis-voyageur, je puis recommander en conscience cette crème de vanille ; le prix en est un peu élevé : cinq francs le litre.

— C'est pour rien. Auguste, inscris-moi sur le champ et sans hésiter, sur le carnet de monsieur, une commande de vingt-quatre litres de crème de vanille.

— Vingt-quatre litres !

— Oui, je veux en avoir jusqu'à ma fin. Allons, Auguste, exécute-toi de bonne grâce.

Auguste, confus, signa ce que sa femme voulait, et M. Pichon partit, enchanté de sa visite.

Quand il fut dehors :

— Auguste, n'est-ce pas, tu n'en parleras pas au cercle ?

Cette fois, Auguste obéit. Dès lors, quand il fait mine de se révolter contre l'autorité conjugale, sa femme lui dit :

— Buons ensemble un verre de la liqueur Gambetta.

Et la paix se rétablit dans le ménage comme par enchantement.

J. BESANÇON.

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot & Cie, éditeurs, à Lausanne.)

Devinettes.

Cette fois-ci, le nombre des réponses justes, à notre charade de samedi dernier, est de 16. Le mot est *couteau* et le sort a donné la prime à Mme Schmid, 35, Servette, Genève.

Voici maintenant une énigme :

Je suis, je ne suis plus ; j'étais et je vais être ; Veut-on me retenir, je suis mort pour jamais ; Mais pour jamais aussi je suis prêt à renaître ; Je meurs toujours, toujours je nais.

(Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi) — Prime : 1 volume, « Mélanges vaudois », de V. Favrat.

La semaine-attractions.

Théâtre. — Demain, à 2 heures, *Cœur de Moineau*, 4 actes de M. L. Artus et *Rival pour rire*, 1 acte de Grenet-Dancourt. Le soir, à 8 heures, *La Voleuse d'enfants*, drame à grand spectacle. — Mardi, à 5 heures (salle des Concerts), troisième séance des *Mardis de poésie*. Le soir, à 8 heures, *Le Cid*, tragédie de Corneille. — Jeudi, à 8 heures, deuxième de *Mademoiselle Josette, ma femme*, le grand succès actuel du « Gymnase » de Paris et du Théâtre de Lausanne.

Kursaal. — On croit avoir vu *Fêtes seulement*, l'amusante revue de Bel-Air, quand on a assisté à une ou deux représentations. Pas du tout. Ça change chaque soir ; c'est-à-dire qu'il y a chaque fois une ou deux scènes nouvelles, plus intéressantes les unes que les autres. Pour bien faire, le mieux est de prendre un abonnement.

L'Eau courante. — Le succès de la pièce d'Edouard Rod et de Jacques-Dalcroze, interprétée par *La Muse*, a dépassé toutes les prévisions. On s'est disputé les places. Cet après-midi et ce soir ont lieu les dernières représentations.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT